



«
«
Moi, je leur
apprends le français.
Mais eux, par leur
culture, leur façon
de voir le monde,
m'apportent
beaucoup plus

La leçon du cœur de Patricia

MONTPELLIER

Patricia Gardies est professeure de français à l'université Paul-Valéry. Elle donne des cours à des étudiants en exil, des migrants qui aspirent à une vie meilleure à laquelle elle contribue.

Yannick Povillon
ypovillon@midielibre.com

Ce matin de décembre, à l'université Paul-Valéry de Montpellier, en cours de français, il a été question de grève, de syndicats, de manifestations, de retraites, de Noël, des vacances qui approchent, puis comment rédiger une carte pour la nouvelle année... Des thèmes hétérogènes mais d'actualité ce jour-là, qui sont le support pédagogique de Patricia Gardies, une professeure de français un peu particulière. Pour l'essentiel, ses étudiants sont des migrants. Mais aussi des étudiants étrangers. Ils partagent une même ambition : apprendre le français. Ils sont étudiants ou bacheliers dans leur pays. En

vanche, certains sont là de leur plein gré, d'autres ont échappé à une situation « compliquée » dans leur pays d'origine.

Ce matin-là, ils venaient du Paraguay, d'Irak, du Soudan, des États-Unis, du Panama, du Vietnam, de Chine, du Japon et d'Afghanistan. Pour la plupart, ils ont autour de 20 ans, parfois un peu moins, parfois un peu plus. Ils sont venus pour pouvoir suivre une filière dans l'administration, l'un d'eux veut faire Sciences Po, un autre veut être infirmier. Ils veulent suivre des études de marketing, devenir urbaniste, travailler dans les cosmétiques ou « la gastronomie », pour Abdallah qui se prédestine donc à la restauration. La plupart vivent comme des étudiants normaux quoiqu'exilés, beaucoup de migrants sont hébergés au centre d'accueil de



Un article de « CNews » comme support pédagogique. JEAN-MICHEL MART

demandeurs d'asile de Ville-neuve-lès-Maguelone. Entre les cours – « ils sont obligatoires, je ne transige pas avec l'assiduité et ils le savent », martèle Patricia –, il faut composer avec les demandes en préfecture, les galères administratives ou celle,

plus prosaïque de se déplacer durant les jours de grève. Mais ils ont tous un point commun, Patricia, qui reconnaît que nombre de ses étudiants « doivent apprendre une nouvelle langue. Ils recommencent tout à zéro. Certains ont eu, et c'est

un euphémisme, un parcours agité. » Elle a de nombreux étudiants syriens qui ont fui la guerre et qui sont médecin, pharmacien ou avocat... Leur diplôme n'est pas reconnu mais avant toute chose, ils doivent maîtriser la langue de Molière : « Moi, je leur apprends le français mais eux m'apportent énormément sur leur culture, leur façon de voir le monde. »

Le journal du jour pour échanger

Nous ne sommes pas dans un cours statique où le professeur distille son savoir. Ici, la règle, c'est l'interaction. Chacun y va de son anecdote. Les mots sont parfois durs à trouver. « L'important, c'est qu'ils pratiquent », selon la professeure. L'usage du portable est toléré. D'un clic, ils peuvent enrichir leur vocabulaire et participer à une discussion.

Un nuage de mots s'affiche au gré des thèmes abordés sur le tableau blanc : « Le face-à-face, plier, la pénibilité, cotisation, les conséquences, multiplier. » Ces mots, ils sont tirés d'un ar-

ticle du CNews *Matin Montpellier* du jour. Des fois, c'est *Midi Libre* qui sert de support pour échanger. Les mots sont expliqués, contextualisés. Après un échange sur les retraites, un passage sur les grèves, un tour de table s'impose sur la question des manifestations. En Chine ? « Non ça n'existe pas, dit Leleou en souriant. Mais en France, c'est comment dire... une tradition, c'est ça ? » Mohamed, Soudanais, comprend les mouvements en France : « Mais je ne comprends pas qu'on casse. » Cela lui rappelle la violence dans son pays. Patricia Gardies écoute et met en œuvre l'échange, elle pousse à exprimer leurs idées sans la peur de se tromper. C'est un cours de débutant. Pour les étudiants exilés, Patricia dépasse largement ses fonctions professorales : « Il s'agit ici, par l'apprentissage, de les remettre dans une vie normale avec des obligations, des horaires, des règles. » Les étudiants aspirent à une vie meilleure. Et Patricia y contribue largement.

L'université Paul-Valéry facilite la vie des étudiants réfugiés

L'institut est passé d'une dizaine d'étudiants en 2015 à une soixantaine pour cette rentrée.

Depuis la rentrée de septembre, comme dans plusieurs universités françaises, l'université Paul-Valéry propose des aides sociales pour les formations « DU passerelle - Étudiants en exil ». Les étudiants qui y sont inscrits pourront avoir accès aux bourses sur critères sociaux, au logement étudiant du réseau Crous, aux aides spécifiques ainsi qu'à la restauration collective. Ils étaient jusqu'à présent exclus de

ces dispositifs. Ces mesures ont été annoncées en avril dernier par la ministre de l'Enseignement supérieur, Frédérique Vidal.

Formation en français

L'université Paul-Valéry Montpellier III, membre actif du réseau des Migrants dans l'enseignement supérieur (Mens), a largement contribué à l'élaboration du « DU passerelle - Étudiants

en exil » qui offre une formation en français langue étrangère et un accompagnement spécifique aux étudiants réfugiés souhaitant reprendre un cursus universitaire en France.

L'UPV MIII est impliquée de longue date dans l'accueil personnalisé des étudiants réfugiés. Son Institut universitaire d'enseignement du français langue étrangère (IEFE) est ainsi passé d'une dizaine d'étudiants en 2015 à

près d'une soixantaine en 2018-2019. L'UPV MIII a accueilli un universitaire syrien en exil en 2017 et prévoit l'accueil d'une universitaire vénézuélienne en 2019. Par ailleurs, en novembre dernier, le conseil d'administration de Paul-Valéry avait adopté une motion demandant le retrait du projet de loi du gouvernement visant à instaurer des frais de scolarité pour les étudiants étrangers (hors Europe).

PÉDAGOGIE

« Avec internet, ils savent ce qui se passe chez eux »

ACTUALITÉS

C'est un détail presque anodin. Mais, en plus de leurs cahiers, de leurs livres de cours, du nécessaire de papeterie, les portables ou tablettes sont tolérés dans ces cours de français. Les étudiants s'en servent pour traduire des mots, des idées. Mais surtout « ils savent ce qui se passe chez eux d'un clic. Cela change la donne. Quand j'ai commencé il y a vingt ans, ils ignoraient la situation politique de leur pays, c'était très difficile d'avoir des informations fiables », note Patricia Gardies. Les réseaux sociaux ont considérablement remédié à cela. Au moment d'évoquer les manifestations en France, Marouane suivait la situation en Irak où plus de 450 manifestants (au 9 décembre) avaient été tués dans le mouvement de contestation contre le pouvoir.